Chrétien de Troyes et la tentation des Plantagenêts : une fête de couronnement royal à Nantes (1169)

Chrétien de Troyes and the Temptation of the Plantagenets: The Royal Coronation Celebration in Nantes (1169)

Amaury Chauou

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2863>

DOI : 10.4000/abpo.2863

ISBN : 978-2-7535-3977-8

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2014

Pagination : 23-37

ISBN : 978-2-7535-3975-4

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

Amaury Chauou, « Chrétien de Troyes et la tentation des Plantagenêts : une fête de couronnement royal à Nantes (1169) », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 121-4 | 2014, mis en ligne le 15 décembre 2016, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2863> ; DOI : 10.4000/abpo.2863

Chrétien de Troyes et la tentation des Plantagenêts : une fête de couronnement royal à Nantes (1169)

Amaury CHAUOU

CRBC (EA 4451) – Université de Bretagne Occidentale

S'il est stimulant de chercher dans les romans de chevalerie du XII^e siècle un reflet de la société du temps, il est plus difficile d'y découvrir les échos d'événements politiques directement contemporains. En effet, plus qu'à toute autre époque peut-être, la littérature de fiction du XII^e siècle semble presque totalement dégagée de toute allusion au contexte immédiat dans lequel elle a été produite¹. C'est pourquoi les nombreuses recherches pour identifier des personnages ou lieux devenus centraux dans les romans de la matière de Bretagne ont engendré des querelles inépuisables². Ce fut le cas par exemple de la fameuse Cité des légions (Carlion ou Carduel) ou encore de sites remarquables comme celui du château de Camelot, ou du Gué Périlleux.

Pourtant, à la fin d'*Érec et Énide*, son premier roman connu, Chrétien de Troyes se livre, dans les vers 6639-6649, à une description restée célèbre d'une fête de couronnement royal qu'il situe à Nantes de façon explicite³, complétée d'une liste d'invités :

1. J'exprime ici toute ma gratitude à Hélène Bouget pour la relecture suggestive de cet article et pour le repérage dans le dédale des manuscrits arthuriens de la BnF. En outre, son attention au phénomène de listes et son regard critique ont été des apports essentiels dans la conduite de la réflexion historique.

2. Voir à ce sujet JACKSON, Kenneth, « The Arthur of the History », dans LOOMIS, Roger Sherman (dir.), *Arthurian Literature in the Middle Ages*, Oxford, Clarendon, 1959; ALCOCK, Leslie, *Arthur's Britain: History and Archeology AD 367-634*, Harmondsworth, Pelican, 1971, ou, plus récemment, les travaux de Geoffrey ASHE dans LACY, Norris (éd.), *The New Arthurian Encyclopedia*, rééd. New York, Garland, 1991.

3. SCHMOLKE-HASSELMAUN, Beate, « Henry II Plantagenet, roi d'Angleterre, et la genèse d'*Érec et Énide* », *Cahiers de Civilisation médiévale*, xxiv, 1981, p. 241-246. Voir aussi CARROLL, Carleton, « Quelques observations sur les reflets de la cour d'Henri II dans l'œuvre de Chrétien de Troyes », *Cahiers de Civilisation médiévale*, xxxvii, 1994, p. 34-39.

« Ne je n'an voel ore plus dire,
 Car vers la gent li cuers me tire
 Qui la estoit tote asanblee
 De mainte diverse contree.
 Asez i ot contes et rois
 Normanz, Bretons, Escoz, Irois^R,
 D'Engleterre et de Cornoaille
 I ot mout riche baronaille,
 Car des Gales jusqu'an Anjo,
 Ne el Maine^R ne an Peito
 N'ot chevalier de grant afeire
 Ne gentil dame deboneire
 Don les meillors et les plus gentes
 Ne fussent a la cort a Nentes
 Que li rois les ot toz mandez⁴. »

La précision de cette liste est d'autant plus surprenante que jusqu'à le lecteur (ou l'auditeur, puisque la lecture à haute voix était l'usage à l'époque de Chrétien de Troyes) a navigué en pleine fiction, ce qu'illustre bien l'enchaînement de la diégèse dans le roman. Érec, jeune chevalier de la cour du roi Arthur, apprend dans la compagnie de celui-ci le décès de son père, le roi Lac⁵. Cette circonstance l'oblige, avec l'autorisation du roi Arthur, à quitter le séjour du château arthurien de Tintagel pour gagner la cité nantaise afin de s'y faire couronner roi de Bretagne. Lors de la cérémonie, la libéralité d'Arthur⁶ pour honorer ses fidèles atteint des sommets :

« Or oez, se vos comandez :
 Quant la corz fu tote asanblee^F,
 Einçois que tierce fust sonee^F,
 Ot adobez li rois Artus^F
 Quatre cenx chevaliers et plus,
 Toz fils de contes et de rois :

4. Chrétien de Troyes, *Érec et Énide*, éd. et trad. Peter DEMBOWSKI, dans *Chrétien de Troyes, Œuvres complètes*, POIRION, Daniel, (dir.), Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1994, p. 162 : « Je ne veux pas vous en dire davantage pour l'instant, car mon cœur se porte vers ces gens qui, de divers pays, s'étaient assemblés à Nantes. Il y avait beaucoup de comtes et de rois, de Normands, de Bretons, d'Écossais, d'Irlandais. Il y avait de très riches barons d'Angleterre et de Cornouaille. Depuis le pays de Galles jusqu'à l'Anjou, le Maine et le Poitou, il n'y avait chevalier de haut rang, ou dame noble et bien née, parmi les meilleures et les plus gracieuses, qui ne se soient rendus à la cour de Nantes où le roi les avait mandés. » Cette édition de Peter DEMBOWSKI, établie à partir des manuscrits de la BnF, fr. 794 (dit « manuscrit Guiot ») et BnF, fr. 1450, ainsi que de cinq autres manuscrits, ne varie que peu par rapport à l'édition de référence de Mario Roques établie sur le seul manuscrit BnF, fr. 794 (*Érec et Énide*, Paris, Champion, Classiques français du Moyen Âge, 1952, v. 6585-6595). Là où la leçon dans l'édition de Mario Roques diffère, j'ajoute un R en exposant ; lire alors « Einglois » pour « Irois », puis « Alemaigne » pour « el Maine », ce qui montre une géographie de l'espace Plantagenêt pour le moins fluctuante et imprécise chez le copiste. L'édition de Jean-Marie FRITZ, *Érec et Énide*, Paris, Librairie Générale Française, coll. Lettres gothiques, 1992, v. 6637-6647, d'après le manuscrit BnF, fr. 1376, diffère moins et se montre plus proche de celle de Peter DEMBOWSKI.

5. *Ibidem*, v. 6503-6523.

6. *Ibid.*, v. 6548-6549 : « Et dist : "Aler nos an covient – De si qu'a Nantes en Bretagne." »

Chevaux dona a chascun trois
Et robes a chascun trois peire,
Por ce que sa corz mialz apeire.
Mout fu li rois puissanz et larges :
Ne dona pas mantiax de sarges,
Ne de conins ne de brunetes,
Mes de samiz et d'erminetes,
De veir antier et de diapres,
Listez d'orfrois roides et aspres.
Alixandres, qui tant conquist
Que desoz lui tot le mont mist,
Et tant fu larges et tant riches,
Fu anvers lui povres et chiches!
Cesar, l'empereres de Rome,
Et tuit li roi que l'en vos nome
An diz et an chançons de geste,
Ne dona tant a une feste
Come li rois Artus dona
Le jor que Erec corona⁷. »

La somptueuse robe d'étoffe que porte le jeune Érec lors de cette cour solennelle, minutieusement décrite par Chrétien de Troyes, souligne à elle seule le faste déployé par le roi :

« Macrobe m'ansaigne a descrivre
Si con je l'ai trové el livre,
L'uevre del drap et le portret.
Quatre fees l'avoient fet
Par grant san et par grant mestrie.
L'une i portraist Geometrie
Si com ele esgarde et mesure
Con li ciaux et la terre dure,
Si que de rien nule n'i faut
Et puis le bas, et puis le haut,
Et puis le lé, et puis le lonc,
Et puis esgarde par selonc

7. Chrétien de Troyes, *Érec*..., *op. cit.*, v. 6650-6674 : « Écoutez bien maintenant, si cela vous plaît. Une fois la cour assemblée, avant l'heure de tierce, le roi Arthur adouba plus de quatre cents chevaliers, tous fils de comtes et de rois. À chacun il donna trois chevaux et trois paires de robes afin qu'ils contribuent à faire briller sa cour avec plus d'éclat. Le roi était très puissant et généreux : il ne donna pas de simples manteaux de serge, de brunette ou de fourrure de lapin, mais, au contraire, il en donna de samit et d'hermine, de vair d'une seule pièce, et d'étoffe diaprée. Ils étaient tous bordés d'orfrois droits et durs. Alexandre, qui fit tant de conquêtes qu'il fut maître de l'univers entier, si généreux et riche fût-il, ne fut que pauvre et chiche en comparaison du roi Arthur ! César qui fut empereur de Rome et tous les rois qui sont mentionnés dans les dits et dans les chansons de geste, ne donnèrent jamais au cours d'une seule fête autant que le roi Arthur donna le jour du couronnement d'Érec. » Voir aussi *Érec et Énide*, éd. FRITZ, Jean-Marie, *op. cit.*, v. 6648-6674 (d'après le ms BnF, fr. 1376). Là où la leçon dans l'édition de Jean-Marie FRITZ diffère le plus, j'ajoute un F en exposant ; lire alors : « La grant joie et la [grant] leesce,/ La seignorie et la hautesce,/ Qui fu a la cort demenee./ Ainçois que nonne fust sonnee,/ Ot adobé li rois Artus [...] »

Con la mers est lee et parfonde,
 Et si mesure tot le monde.
 Ceste oevre i mist la premerainne.
 Et la seconde mist sa painne
 En Arimetique portraire,
 Si se pena de mout bien faire,
 Si com ele nonbre par sans
 Les jorz et les ores del tans,
 Et l'eve de mer gote a gote,
 Et puis la gravele trestote,
 Et les estoiles tire a tire.
 [...] Tex ert l'uevre d'Arimetique.
 Et la tierce oevre ert de Musique,
 A cuit toz li deduiz s'acorde,
 Chanz et deschanz, et, sanz descorde,
 D'arpe, de rote et de vïele.
 Ceste oevre estoit et boene et bele,
 Car devant lui gisoient tuit
 Li estrumant et li deduit.
 La quarte, qui après ovra,
 A mout boene oevre recovra,
 Que la meillor des arz i mist :
 D'Astronomie s'antremist,
 Cele qui fet tante mervoille
 Et as estoiles s'an consoille
 Et a la lune et au soloil.
 En autre leu n'an prant consoil
 De rien qui a feire li soit.
 Cil la consoillent bien a droit
 De quanque cele les requiert
 [...] Ceste oevre fu el drap portreite
 Don la robe Erec estoit feite
 A fil d'or ovree et tissue⁸. »

8. Chrétien de Troyes, *Érec*..., *op. cit.*, v. 6733-6785 : « C'est Macrobe qui m'a appris à décrire la façon et le dessin de l'étoffe, comme ils le sont dans ce livre. Quatre fées avaient créé cette étoffe avec grand art et grande maîtrise. La première y avait tracé le portrait de Géométrie et illustré comment celle-ci observe et mesure l'étendue du ciel et de la terre en sorte que rien ne lui échappe : le bas, le haut, puis la largeur, puis la longueur. Ensuite, comment elle observe tout au long l'étendue et la profondeur de la mer, et comment elle mesure ainsi le monde tout entier. Ce dessin était l'œuvre de la première fée. La deuxième fée avait mis sa peine à représenter Arithmétique en s'efforçant de bien montrer comment, avec sagesse, elle dénombre les jours et les heures du temps, comment elle mesure l'eau de la mer goutte à goutte, et comment elle compte les grains de sable et puis les étoiles une à une [...]. Telle est l'œuvre d'Arithmétique. La troisième fée avait représenté Musique en qui s'accordent tous les plaisirs du chant et du déchant, et, sans discorde, ceux de la harpe, de la rote et de la vielle. Cette œuvre était bonne et belle, car elle illustrait tous les instruments et tous les plaisirs. La quatrième fée avait réussi une très bonne œuvre, car elle y avait reproduit le meilleur des arts. Elle avait entrepris de représenter Astronomie qui fait de si grandes merveilles en consultant les étoiles, la lune et le soleil. Astronomie ne prend conseil en aucun autre lieu sur ce qu'il lui faut faire, car ils la conseillent judicieusement sur tout ce qu'elle leur demande [...]. Ces représentations étaient brodées et tissées en fils d'or dans l'étoffe dont était faite la

On peut se demander si le choix de Nantes comme lieu de séjour de la cour d'Arthur résulte uniquement d'une pure convention littéraire sous la plume de Chrétien de Troyes. On peut également se demander si le motif de la fête couronnée est totalement neutre. En effet, les circonstances de la rédaction de l'œuvre, de même que le contexte politique en Bretagne à l'extrême fin des années 1160, permettent d'y voir autre chose qu'un simple motif narratif.

De Chrétien de Troyes et de la cour Plantagenêt durant le ^{xiii}^e siècle

La silhouette de Chrétien de Troyes n'apparaît que dans quelques indications fugaces qu'il a glissées dans le prologue de son *Cligès*⁹. Né en un lieu et à une date inconnus, peut-être formé comme clerc à l'ombre des écoles ecclésiastiques de Troyes, il se présente comme l'auteur d'un premier roman breton, *Érec et Énide*, et de traductions d'œuvres aujourd'hui perdues d'Ovide (*L'Art d'amour*, *Les Commandements*, *La Morsure de l'Épaulle*), auxquels s'ajoutent une adaptation des *Métamorphoses* du poète latin ainsi qu'un récit centré sur le thème du roi Marc et d'Iseut la blonde, lui aussi perdu. Nous sont parvenus enfin deux beaux poèmes lyriques où Chrétien se met à l'école des troubadours tout en se démarquant de l'amour tristanien assimilé à un danger. On le voit, le jeune trouvère s'inscrit dans les influences dominantes de son temps : la lyrique des troubadours et de la *fin'amor*; les romans de *Thèbes*¹⁰, d'*Énéas*¹¹ et de *Troie*¹² véhiculant les mythes fondateurs de l'Antiquité; la poésie d'Ovide; et la matière de Bretagne qui glorifie le passé breton de l'Angleterre à travers le roi Arthur ou Tristan et Iseut.

On ne sait si *Cligès* a facilité l'accueil de Chrétien à la cour d'Henri de Champagne et de la comtesse Marie, mais cela n'est pas exclu. Marie de Champagne est en effet celle à qui le poète rend hommage en la présentant comme sa « dame de Chanpaigne » dans le prologue du *Lancelot ou le Chevalier de la Charrette*¹³. Par ailleurs, le même prologue nous apprend

robe d'Érec. » Voir aussi *Érec et Énide*, éd. FRITZ, Jean-Marie, *op. cit.*, v. 6733-6785 (d'après le ms BnF, fr. 1376, très peu différent).

9. Chrétien de Troyes, *Cligès*, éd et trad. WALTER, Philippe, dans Chrétien de Troyes, *Œuvres complètes*, *op. cit.*, v. 1-10. Voir l'article « Chrétien de Troyes » dans *Dictionnaire des Lettres françaises*, T. 1, *Le Moyen Âge*, Paris, Fayard, 1992. Voir aussi FRAPPIER, Jean, *Chrétien de Troyes, L'homme et l'œuvre*, Paris, Hatier, 1957, rééd. 1968, p. 5-62; KAY, Sarah, « Who was Chrétien de Troyes? », *Arthurian Literature*, xv, 1997, p. 1-35; JAMES-RAOUL, Danièle, *Chrétien de Troyes, La griffe d'un style*, Paris, Champion, 2007; DOUDET, Estelle, *Chrétien de Troyes*, Paris, Tallandier, 2009.

10. *Roman de Thèbes*, éd. et trad. MORA, Francine, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Lettres Gothiques », 1995.

11. *Roman d'Énéas*, éd. et trad. PETIT, Aimé, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Lettres Gothiques », 1997.

12. Benoît de Sainte-Maure, *Roman de Troie*, éd. Léopold Constans, 6 vol., Paris, SATF, 1904-1912. Éd. et trad. partielle BAUMGARTNER, Emmanuèle, VIELLIARD, Françoise, Paris, Librairie Générale Française, coll. « Lettres Gothiques », 1998.

13. Chrétien de Troyes, *Lancelot ou le Chevalier de la Charrette*, éd. et trad. POIRION, Daniel, dans *Chrétien de Troyes, Œuvres complètes...*, *op. cit.*, v. 1.

que la comtesse Marie lui aurait donné le « sen » et la « matière » du roman. L'activité littéraire de Chrétien en terre champenoise se situerait donc entre la toute fin des années 1160, après le mariage d'Henri le Libéral et de Marie de Champagne (1164), et les années 1180, soit une bonne dizaine d'années. C'est là un détail d'importance puisque Marie de Champagne n'est autre que la première fille issue du mariage d'Aliénor d'Aquitaine et du roi de France Louis VII, annulé en 1152, annulation à la suite de laquelle Aliénor put très rapidement épouser Henri II Plantagenêt.

Le poète a probablement quitté la cour de Champagne après le décès de son mécène, survenu en 1181, et serait alors passé à la cour de Philippe d'Alsace, comte de Flandre, décédé lors de la troisième croisade (1191). C'est d'ailleurs à ce nouveau patron qu'est dédiée la dernière grande œuvre de Chrétien, *Le Conte du Graal*¹⁴, laissée inachevée soit en raison de la mort de Philippe d'Alsace, soit du fait du décès du poète lui-même. Mais Chrétien séjourna suffisamment à la cour de Champagne pour que le choix de la matière arthurienne puisse en partie s'expliquer. En effet, les aventures du roi Arthur et des chevaliers de la Table ronde avaient des chances d'être bien reçues à cette cour cultivée. Elle était alors un foyer culturel à l'écoute des échos du vaste monde grâce aux grandes foires qui attiraient en Champagne conteurs, jongleurs et marchands venus des quatre coins de la chrétienté¹⁵. Il était donc tout à fait possible d'y acclimater en profondeur les exploits de la matière de Bretagne.

Chrétien de Troyes n'a vraisemblablement jamais rencontré les souverains Plantagenêts, aucune indication ne venant suggérer sa présence à leur cour. Cependant, les clins d'œil appuyés à l'éclat de la cour Plantagenêt ne manquent pas dans ses rimes. Générosité nobiliaire oblige, le couronnement royal d'Érec et Énide à Nantes donne lieu à des distributions de deniers d'esterlins (ou de sterling), des pièces d'argent introduites au royaume d'Angleterre sous le règne d'Henri II¹⁶. Les deux fauteuils avancés tout exprès pour le roi Arthur et pour Érec lors de la cérémonie sont faits non pas de bois sculpté mais d'ivoire et d'or fin, et possèdent deux pieds en forme de crocodiles d'un côté, de léopards de l'autre, à mettre en relation avec les armoiries de la dynastie Plantagenêt telles qu'elles figurent sur la plaque émaillée du tombeau de Geoffroy le Bel, le père d'Henri II, inhumé en la cathédrale Saint-Julien du Mans¹⁷. Au sens moral, le léopard, associé dans le bestiaire médiéval à la vaillance, symbolise bien le courage d'Érec

14. Chrétien de Troyes, *Le Conte du Graal*, éd. et trad. POIRION, Daniel, dans *Chrétien de Troyes, Œuvres complètes...*, op. cit., v. 11-13. Philippe d'Alsace était un cousin de Marie de Champagne, qu'il avait demandée en mariage en 1182, sans succès, alors qu'elle était veuve. La proximité des cours de Champagne et de Flandre n'est cependant pas douteuse.

15. BENTON, John, « The Court of Champagne as a Literary Center », *Speculum*, (1961), t. XXXVI, p. 551-591.

16. Chrétien de Troyes, *Érec...*, op. cit., v. 6683.

17. Cette magnifique plaque émaillée est aujourd'hui visible au Carré Plantagenêt, musée d'archéologie et d'histoire de la ville du Mans. Sur ses caractéristiques, son histoire et sa tradition, voir GAUTHIER, Marie-Madeleine, « Art, savoir-faire médiéval et labora-

contre le mal (le crocodile¹⁸), et résume ainsi symboliquement l'existence d'Érec. Quant au don de ces deux fabuleux fauteuils par un certain Brian des Îles¹⁹, un chevalier proche du roi Arthur et de la reine Guenièvre, il dissimule peut-être une allusion à Brian de Wallingford, *alias* Brian FitzCount ou encore Brian de Insula (Brian de l'Île), fils naturel du duc de Bretagne Alain Fergent (1084-1112) et solide soutien d'Henri d'Anjou (futur Henri II) et de sa mère l'impératrice Mathilde pendant la guerre civile qui les oppose au roi d'Angleterre Étienne de Blois²⁰. Le même Brian des Îles apparaît d'ailleurs dans d'autres romans de chevalerie²¹.

Chrétien de Troyes démontre par ailleurs une bonne connaissance de la géographie de Londres dans son *Cligès*, ce qui pourrait attester un voyage outre-Manche²²; il en est de même pour l'évocation de la cité de Nantes²³. Toutefois, la cour Plantagenêt de l'époque faisait suffisamment parler d'elle pour ne pas être inconnue à la cour de Champagne. En effet, vers 1169-1170, nul ne pouvait ignorer qu'Henri II Plantagenêt venait de parachèver son entreprise de soumission de la Bretagne.

La mainmise d'Henri II Plantagenêt sur la Bretagne

Tout s'est joué dans les années 1150. Devenu maître de la France de l'Ouest grâce à son mariage avec Aliénor d'Aquitaine (1152), le prince angevin avait ensuite conquis, les armes à la main, la couronne d'Angleterre (1153-1154), devenant dès lors l'un des plus puissants princes d'Occident, maître des immenses territoires s'étendant des monts Cheviots aux Pyrénées. Certes, l'espace Plantagenêt ainsi défini formait un arc de cercle menaçant face au royaume capétien centré sur Paris²⁴ mais, pour le duc

toire moderne. À propos de l'effigie funéraire de Geoffroy Plantagenêt », *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 123^e année, n° 1, 1979, p. 105-131.

18. MALACHEVERRIA, Ignacio, « L'Hydre et le crocodile médiévaux », *Romance Notes*, 21/3, 1981, p. 376-380 : dans le bestiaire médiéval, le crocodile, comme le dragon, est un animal infernal.

19. Chrétien de Troyes, *Érec...*, *op. cit.*, v. 6705-6723. Le toponyme « des Îles » a ici une connotation merveilleuse : il renvoie à l'Autre Monde, à la merveille.

20. WARREN, Wilfred, *Henry II*, rééd. New Haven/Londres, Yale University Press, 2000, p. 74. Voir aussi DAVIS, Henry William Carless, « Henry of Blois and Brian FitzCount », *English Historical Review*, xxv (1910), p. 297-303.

21. *Le Bel Inconnu*, *Perlesvaus*, et le *Tristan en prose*. Voir *Érec...*, *op. cit.*, p. 1112, note 2.

22. Voir par exemple l'épisode du siège soutenu par Engrès à Windsor dans *Cligès*, *op. cit.*, v. 1236-1344.

23. Chrétien de Troyes, *Érec...*, *op. cit.*, v. 6857-6950.

24. Sur la notion d'« Empire Plantagenêt » ou d'« Empire angevin », voir les réserves posées par LE PATOUREL, John, « The Plantagenet Dominions », *History*, 50 (1965), p. 289-308, ou par WARREN, Wilfred, *Henry II*, rééd. New Haven/Londres, Yale University Press, 2000, p. 228-230. Le terme (« the empire with no name ») a toutefois été réhabilité par GILLINGHAM, John, *The Angevin Empire*, Londres, Arnold, 1984, p. 46, dans le sens où ce conglomérat de territoires hétéroclites subit une forte domination, même s'il n'y a pas d'aspiration à la couronne impériale. Voir aussi MADELINE, Fanny, *Les Plantagenêts et leur empire. Construire un territoire politique*, Rennes, PUR, 2014.

d'Anjou devenu maître de Westminster, le duché de Bretagne représentait un maillon faible dans le continuum terrestre et maritime entre l'Angleterre et Bordeaux. C'est pourquoi Henri II n'eut de cesse d'intégrer toujours plus fermement cette principauté périphérique dans l'orbite de ses domaines normands, angevins, et dans celle du royaume d'Angleterre.

Dans la pratique, Henri II ressuscita la vieille politique de son grand-père Henri I^{er} Beauclerc, deuxième successeur de Guillaume le Conquérant au trône d'Angleterre (1100-1135). Roi-duc des deux côtés de la Manche comme son père l'avait été après 1066, Henri I^{er} Beauclerc estimait en effet que la Bretagne voisine ne devait pas faire d'ombre à son pouvoir, et qu'il fallait l'insérer dans des réseaux de fidélité et de domination²⁵. Par conviction et par intérêt, en 1113, Henri I^{er} Beauclerc donna une de ses filles illégitimes en mariage à l'héritier du duc Alain Fergent, le jeune comte de Rennes et de Nantes Conan, devenu en 1112 Conan III de Bretagne. Selon le chroniqueur Orderic Vital, cet arrangement matrimonial accompagna la réconciliation entre Henri I^{er} Beauclerc et son éternel rival, le Capétien Louis VI, et ouvrit la voie à la reconnaissance de la dépendance de la Bretagne par rapport à la Normandie²⁶. La politique d'alliances lignagères fut doublée d'une politique de concession de fiefs de l'autre côté de la Manche, déjà entamée par Guillaume le Conquérant - un tiers de l'ost du Conquérant à la bataille d'Hastings était formé de Bretons, essentiellement de petits seigneurs²⁷. Ainsi se

25. L'installation de chevaliers bretons en Angleterre à la suite de la prise de pouvoir de Guillaume le Conquérant a été très étudiée : DOUGLAS, David, « The Companions of the Conqueror », *History*, 28 (1943), p. 129-147 ; GUILLOT, Hubert, « Une famille bretonne au service du Conquérant : les Baderon », dans *Droit privé et institutions régionales. Études offertes à Jean Yver*, 1976, p. 361-367 ; JONES, Michael, « Notes sur quelques familles bretonnes en Angleterre après la conquête normande », *Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne*, 58, 1981, p. 73-97 ; KEATS-ROHAN, Katharine, « William I and the Breton Contingent in the non-Norman Conquest of 1066-1087 », *Anglo-Norman Studies*, 13 (1990), p. 157-172 ; *idem*, « Le problème de la suzeraineté et la lutte pour le pouvoir : la rivalité bretonne et l'État anglo-normand, 1066-1154 », *Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne*, 68 (1991), p. 45-69 ; *idem*, « The Bretons and Normans of England, 1066-1154 : The Family, the Fief and the Feudal Monarchy », *Nottingham Medieval Studies*, 36 (1992), p. 42-78 ; « Two Studies in North French Prosopography », *Journal of Medieval History*, 20 (1994), p. 3-37 ; « Le rôle des Bretons dans la politique de colonisation normande de l'Angleterre (vers 1042-1135) », *Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Bretagne*, 74 (1996), p. 181-215 ; « The Bretons and the Norman Conquest », dans *Domesday People : A Prosopography of Persons Occurring in English Documents, 1066-1166, I. Domesday Book*, éd. KEATS-ROHAN, Katharine, Woodbridge, Suffolk, Boydell Press, 1999, p. 44-58. Voir aussi plus récemment : QUAGHEBEUR, Joëlle, MERDRIGNAC, Bernard (dir.), *Bretons et Normands au Moyen Âge. Rivalités, malentendus, convergences*, Rennes, PUR, 2008.

26. CHIBNALL, Marjorie, (éd.), *The Ecclesiastical History of Orderic Vitalis*, vol. 6, Oxford, Clarendon Press, 1978, Livre XI, p. 181. Selon Orderic Vital, au cours d'une entrevue en mars 1113 à Gisors, Louis VI reconnut à Henri I^{er} Beauclerc la suzeraineté sur la seigneurie de Bellême, le comté du Maine et toute la Bretagne. Alain Fergent, duc de Bretagne, était auparavant devenu vassal du roi d'Angleterre, et ce dernier avait fiancé sa fille à Conan, fils d'Alain Fergent.

27. Dans sa relation de la bataille d'Hastings, Guillaume de Poitiers souligne que l'aile gauche de l'armée de Guillaume de Normandie était peuplée principalement d'auxiliaires bretons, cavaliers et fantassins. Voir *Histoire de Guillaume le Conquérant*, éd. FOREVILLE,

renforça un groupe de barons bretons vassaux du roi anglo-normand pour leurs terres anglaises, notamment pour la plus vaste de toutes : l'honneur de Richmond, dans le Yorkshire²⁸. Un peu plus d'une génération plus tard, nouveau maître de l'Angleterre, Henri II poursuivit dans cette voie. Face à l'aristocratie bretonne, il mena une politique délibérée de fidélisation et de stabilisation par le don de terres en Angleterre et en Normandie, prioritairement en faveur de ceux qui n'en étaient pas pourvus, de manière à faire du fief un instrument de régulation des tensions²⁹.

Encore fallait-il bénéficier d'une conjoncture favorable à l'ingérence en Bretagne, ce qui se réalisa peu à peu à partir de 1148. À cette date, la Bretagne était toujours relativement autonome par rapport au duché de Normandie auquel Henri II Plantagenêt aspirait comme héritier. C'est alors que le décès du duc de Bretagne Conan III ouvrit une grave crise successorale. Sur son lit de mort, Conan III refusa en effet de reconnaître son fils Hoël comme successeur, lui reprochant sa bâtardise, et lui préféra son petit-fils, le jeune Conan, représentant de la branche cadette de la dynastie ducale, celle de la maison de Penthievre, héritière de l'honneur de Richmond en Angleterre. Cette mise à l'écart d'Hoël de Cornouaille signifiait pourtant confier une régence au vicomte Eudon de Porhoët, beau-père du jeune Conan, avec tous les risques inhérents à ces périodes transitoires, sans oublier la réaction de révolte prévisible de Hoël devant son brutal déshéritement. En 1154, la crise de succession n'étant toujours pas réglée, Conan devenu majeur s'enfuit chercher refuge à la cour d'Angleterre, ce dont Henri II, devenu dans l'intervalle duc de Normandie (1151) puis roi d'Angleterre, profita pour armer le prétendant au titre ducal et le retourner contre une partie des seigneurs bretons hostiles à sa domination. Henri II avait en effet peu de moyens de pression face à certains seigneurs comme Eudon de Porhoët, très puissant dans le centre et le sud du duché, ou aux vicomtes de Léon, bien campés sur leur bastion du nord-ouest du duché, dans la mesure où ces hommes étaient peu, voire pas du tout, possessionnés de l'autre côté de la Manche. En soutenant le jeune Conan IV contre Eudon de Porhoët, battu en 1156, et en lui assurant la récupération du titre ducal par droit héritage, Henri II obtint une reconnaissance de vassalité ainsi que la cession du comté de Nantes, sans seigneur après le décès d'Hoël. Il remit ce comté à son jeune frère Geoffroy d'Anjou en lot de consolation par rapport au comté d'Anjou dont ce dernier espérait hériter. En outre, Henri II accentua ses liens avec son nouveau vassal breton en lui donnant la main de Marguerite d'Écosse. En 1166, certains barons de l'est

Raymonde, Paris, Les Belles-Lettres, Classiques de l'histoire de France au Moyen Âge (23), 1952, p. 160.

28. *Early Yorkshire Charters*, vol. 4, *The Honour of Richmond, Part I*, et vol. 5, *The Honour of Richmond, Part II*, rééd. FARRER, William et CLAY, Charles, Cambridge, Cambridge University Press, 2013.

29. EVERARD, Judith, « Lands and Loyalties in Plantagenet Brittany », dans *Noblesse de l'espace Plantagenêt (1154-1224)*, AURELL, Martin (dir.), Poitiers, Centre d'études supérieures de civilisation médiévale, 2001, p. 185-197.

de la Bretagne révoltés contre cette progressive mainmise furent écrasés, et le château de Fougères rasé. Surtout, en parallèle, Henri II régla le sort de la Bretagne pour de nombreuses années en contraignant Conan IV à abdiquer en faveur de sa fille et unique héritière, Constance, laissant cependant Conan investi de l'honneur de Richmond. Cela revenait pour le Plantagenêt à prendre le contrôle direct de la province, puisque la jeune Constance encore enfant était fiancée à Geoffroy Plantagenêt, son troisième fils, lui-même âgé de huit ans. Tout cela avait mené au triomphe de la brillante diplomatie déployée par le Plantagenêt et ses officiers curiaux dans l'Ouest de la France³⁰. D'un côté, Louis VI avait finalement reconnu les droits des fils Plantagenêts en termes d'héritage lors de la rencontre de Montmirail (1169). De l'autre, après avoir maté une fois de plus Eudon de Porhoët (1168), Henri II avait stabilisé le duché et accompagné son fils Geoffroy à Nantes le jour de Noël 1169 pour y recevoir l'hommage des vassaux bretons. La cérémonie avait marqué le point fort de l'élévation du jeune Plantagenêt au titre de duc de Bretagne, après sa réception solennelle à la cathédrale de Rennes (été 1169). Conan IV, retiré à Guingamp sur ses terres, ne chercha jamais à revenir sur cette manœuvre de déposition. La Bretagne, durement affectée par des années de guerre, resta alors dans l'orbite de l'espace Plantagenêt jusqu'en 1203. À l'exception de quelques irréductibles opposants, sa noblesse entra dans le service d'Henri II et ne fit plus beaucoup parler d'elle, notamment durant le grand soulèvement de 1173-1174 contre le pouvoir féroce du souverain angevin³¹. Encore fallait-il intégrer correctement le fief récemment soumis à l'ensemble de territoires disparates que constitue le monde Plantagenêt. C'est ici qu'interviennent les répercussions socioculturelles et idéologiques de la littérature du XII^e siècle.

L'émergence d'un modèle curial

Pour tenir dans sa poigne toutes ses possessions, Henri II pouvait compter, outre les ressources de l'argent et des liens d'homme à homme, sur le talent des officiers qui le servaient jusque dans sa vie quotidienne. Mais la cour Plantagenêt semble aussi avoir compris tout le parti qu'elle pou-

30. POCQUET DU HAUT-JUSSÉ, Barthélemy-Amédée, « Les Plantagenêts et la Bretagne », *Annales de Bretagne*, 53/2, 1946, p. 1-27; CHÉDEVILLE, André et TONNERRE, Noël-Yves, *La Bretagne féodale, X^e-XIII^e siècle*, Rennes, Ouest-France, 1987, p. 84-91; HILLION, Yannick, « La Bretagne et la rivalité Capétiens-Plantagenêts. Un exemple : la duchesse Constance (1186-1202) », *Annales de Bretagne*, 92/2, 1985, p. 111-144; EVERARD, Judith, *Brittany and the Angevins. Province and Empire, 1158-1203*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 31-36; AURELL, Martin, *L'empire des Plantagenêt, 1154-1224*, Paris, Perrin, p. 217-220; FAVIER, Jean, *Les Plantagenêts. Origines et destin d'un empire, X^e-XIV^e siècles*, Paris, Fayard, 2004, p. 241-243.

31. On ne peut ici que s'inscrire en faux contre le mythe élaboré par Arthur LE MOYNE DE LA BORDERIE d'une Bretagne ducale et seigneuriale frondeuse face à l'oppression Plantagenêt, alimenté par un nationalisme pro-breton peu compatible avec l'analyse sereine des sources. Pour une révision exemplaire de ces poncifs dépassés, voir les travaux de Judith EVERARD, en premier lieu *Brittany and the Angevins...*, *op. cit.*

vait tirer de la communication politique, en particulier de l'utilisation de motifs historico-légendaires en circulation à l'époque, parmi lesquels figure le mythe arthurien³². Née dans les franges celtiques de l'espace anglo-normand, la matière de Bretagne, d'abord diffusée oralement à la cour de petits seigneurs, est devenue l'objet d'une littérature écrite destinée à la cour royale d'Angleterre dès l'époque de Geoffroy de Monmouth (vers 1138). Par la suite, elle a été rapprochée du mécénat royal Plantagenêt dès 1155 avec l'achèvement du *Roman de Brut*³³ dédié à Aliénor d'Aquitaine. Avec cette œuvre, Wace est allé au-delà d'une simple traduction de l'*Histoire des rois de Bretagne* de Geoffroy de Monmouth³⁴ : en instituant la Table ronde, il a retouché la figure d'un roi Arthur alliant les qualités du héros panceltique, les vertus du roi conquérant et le prestige d'une noble lignée. Cette dimension, favorable à la monarchie anglo-normande sous la plume de Geoffroy de Monmouth, a rendu service à la dynastie anglo-angevine désormais au pouvoir en ce sens qu'elle rassemblait dans l'adhésion à un même mythe insulaire des populations en voie d'assimilation. Wace a ainsi ouvert une entreprise de captation de l'imaginaire arthurien au profit de la monarchie Plantagenêt, confirmée ultérieurement par d'autres clercs de cour attirés par les bienfaits du prince.

Chrétien de Troyes, quant à lui, n'était pas un clerc de la cour Plantagenêt. En ce sens, il n'était pas, contrairement à Wace, porté vers une historiographie mythifiante de la monarchie Plantagenêt³⁵ mais, en mettant ses pas dans ceux de Wace, par les références à la Table ronde et par la mention du couronnement royal de Nantes, il a été un relais indirect du rapprochement entre dynastie Plantagenêt et univers arthurien. En effet, l'imaginaire de la royauté arthurienne et de la Table ronde dans l'entourage d'Henri II était l'objet d'une véritable communication politique sur la monarchie, tendant à son idéalisation. Et si l'on se tourne vers les effets attendus et réels de la captation de l'héritage arthurien sur le public destinataire, c'est-à-dire sur l'aristocratie des domaines des Plantagenêts, on constate que le message était ambitieux parce que les représentations associées à la royauté arthurienne, et notamment à l'idéal monarchique fondé sur le modèle du roi Arthur et des chevaliers de la Table ronde, étaient complexes.

32. CHAUOU, Amaury, *L'idéologie Plantagenêt. Royauté arthurienne et monarchie politique dans l'espace Plantagenêt, XII^e-XIII^e siècles*, Rennes, PUR, 2001. Voir aussi AURELL, Martin, *La légende du roi Arthur*, Paris, Perrin, 2007, p. 182-209.

33. Wace, *Roman de Brut, A History of the British*, éd. et trad anglaise WEISS, Judith, Exeter, 2002.

34. Geoffroy de Monmouth, *Historia Regum Britanniae*, éd. N. Wright, 5 vol., Cambridge, 1985-1991. Trad. MATHEY-MAILLE, Laurence, *Histoire des rois de Bretagne*, Paris, Les Belles Lettres, coll. « La Roue à Livres », 1992.

35. CHAUOU, Amaury, *L'idéologie Plantagenêt...*, *op. cit.*, p. 98-99.

Ces représentations se situaient au carrefour, au point de tension entre deux courants idéologiques que l'on peut analyser en termes dialectiques³⁶. D'un côté, la royauté arthurienne peut être vue comme extérieure à la société seigneuriale : sorte d'office transcendant le monde laïc et profane, elle est alors le principe même qui institue l'ordre dans la société et autour duquel tout s'organise. Selon Jean de Salisbury (*Policraticus*, 1159)³⁷ et Étienne de Fougères (*Livre des Manières*, vers 1174)³⁸, tous deux un temps familiers de la cour Plantagenêt, cette conception renvoie à un modèle de roi souverain dont le pouvoir n'est pas d'essence terrestre. De l'autre côté, le roi est avant tout un roi-chevalier, qui constitue avec le groupe de ses combattants une communauté guerrière dont il est lui-même le représentant le plus éminent parce qu'il en garantit la richesse et la pérennité. Cette conception laïque et chevaleresque érige le roi en seigneur suzerain, sorte de *primus inter pares* pris dans une relation d'égalité avec ses barons et d'égalité de ses barons entre eux.

La Table ronde où se matérialise par excellence cette tension a rendu de grands services à la royauté d'Henri II : par sa simplicité même, par sa capacité à neutraliser les contradictions irréductibles entre souveraineté et suzeraineté, elle a constitué un instrument essentiel pour réguler les relations entre le roi et l'aristocratie de ses domaines. Alimentant le dynamisme de l'idéal courtois sur les terres des Plantagenêts, elle a permis à la monarchie Plantagenêt, dès Henri II, de se parer des atours de la royauté courtoise, alors que le souverain angevin était beaucoup moins large et beaucoup moins « féodal » que son ancêtre supposé³⁹.

D'où l'intérêt de la liste des invités à la fête de couronnement d'Érec composée par Chrétien de Troyes. Elle ne reprend pas exactement la liste des chevaliers de la Table ronde, mais on y trouve tout de même la plupart des grands fiefs Plantagenêts. Durant cette fête, Arthur ne tient pas sa cour à Carduel, mais c'est tout comme : le couronnement a lieu à Noël, conformément à la tradition qui veut que les cours arthuriennes se tiennent lors des grandes fêtes du calendrier chrétien (Pentecôte, Pâques ou Noël). Des adoubements collectifs sont pratiqués. La cour fait bombance aux frais du roi, dont le rôle social fait du don à grande échelle une obligation seigneu-

36. KÖHLER, Erich, *L'aventure chevaleresque. Idéal et réalité dans le roman courtois*, Paris, Gallimard, 1974, p. 25, BOUTET, Dominique, *Charlemagne et Arthur ou le roi imaginaire*, Paris, Champion, 1992.

37. Jean de Salisbury, *Policraticus*, éd. Clement Charles Julian Webb, 2 vol., Oxford, Clarendon, 1909.

38. Étienne de Fougères, *Le Livre des Manières*, éd. Anthony Lodge, Genève, Droz, 1979.

39. CHAUOU, Amaury, *L'idéologie Plantagenêt...*, *op. cit.*, p. 164-169. Giraud de Barri, longtemps au service de la cour des Plantagenêts, a laissé sur eux un jugement sans appel en les qualifiant de « Normannici tyranni », corrompus jusque dans leur sang par des origines diaboliques. L'amertume et la déception du clerc de cour auquel Henri II a toujours refusé la crosse d'évêque au pays de Galles ont passablement terni son jugement, en contrepoint de l'appréciation positive qu'il formule sur les Capétiens. Voir Giraud de Barri (Gerald of Wales), *On The Instruction of Princes*, chap. XXVII, trad. partielle STEVENSON, Joseph, Felinfach, Llanerch, 1991, p. 99.

riale. La fête de couronnement d'Érec n'est donc ni plus ni moins qu'une cour arthurienne dépaycée à Nantes, où la force de l'idéal courtois de la monarchie Plantagenêt est visible en filigrane.

En outre, avec cet idéal à la cour Plantagenêt, c'est le grand thème imaginaire de la *translatio studii* qui a aussi pu être exploité, alors même que la *translatio studii* avait jusque-là toujours été associée à Paris⁴⁰. Là encore, le roman de Chrétien de Troyes traduit une évolution importante. En effet, la description du vêtement d'Érec lors de son couronnement royal met en avant une allégorie des arts libéraux enseignés dans les meilleures écoles parisiennes, en particulier ceux du *quadrivium* (géométrie, arithmétique, musique, astronomie), qui entend figurer l'alliance des deux courants socio-culturels émergents de la société du XII^e siècle, à savoir la « clergie » et la « chevalerie⁴¹ », représentée ici par Érec⁴². En même temps, elle peut être entendue comme un hommage à la cour Plantagenêt de l'époque. En effet, ce foyer politique et culturel a su plus que n'importe quel autre attirer la « clergie », c'est-à-dire les meilleurs esprits formés par les maîtres parisiens aux arts libéraux issus de l'Antiquité. C'est là une de ses grandes différences avec la cour capétienne immédiatement contemporaine, celle de Louis VII ou de Philippe Auguste : alors qu'un quart des maîtres enseignant à Paris étaient originaires d'Île-de-France, ils étaient plus du tiers à venir des terres anglo-normandes. La différence d'attractivité réside essentiellement dans les débouchés à la sortie des écoles parisiennes : alors que dans l'administration capétienne les offices pour les clercs ayant décroché le titre de *magister* ne se comptaient qu'en dizaines, ils se comptaient en centaines dans les rouages du gouvernement des Plantagenêts, tant laïcs qu'ecclésiastiques. Ainsi, alors que 15 % des évêques sur les terres capétiennes étaient détenteurs de la qualité de *magister*, plus de 30 % de leurs homologues sur les terres des Plantagenêts l'étaient aussi, soit le double⁴³. De fait, la cour Plantagenêt offrait à quiconque avait du talent des perspectives de carrière formidables, sans aucune comparaison avec ce que pouvait représenter la cour capétienne. C'est pourquoi de nombreux intellectuels de langue française, issus des régions anglo-normandes ou de plus loin, comme Pierre de Blois, Wace, Benoît de Sainte-Maure ou Robert de Torigny, l'ont rejointe de bonne heure. Ce faisant, la cour Plantagenêt a pu en partie incarner la tradition de la *translatio studii*, c'est-à-dire de cette croyance en un déplacement continu de l'éclat des arts et des lettres depuis Athènes vers Rome,

40. FREEMAN, Michelle, *The Poetics of « Translatio Studii » and « Conjointure »: Chrétien de Troyes's « Cligès »*, Lexington, French Forum Publishers, 1979.

41. Chrétien de Troyes revient d'ailleurs sur cette alliance dans le prologue de *Cligès* (vers 1176) : « Ce nos ont nostre livre apris/Qu'an Grece ot de chevalerie/Le premier los et de clergie./Puis vint chevalerie a Rome/Et de la clergie la some/Qui or est en France venue ». Voir Chrétien de Troyes, *Cligès...*, *op. cit.*, v. 30-35.

42. Sur l'allégorie de la robe d'Érec, voir entre autres POIRION, Daniel, *Résurgences*, Paris, PUF, 1986, p. 152-153.

43. BALDWIN, John, « Conclusions », dans *Plantagenêts et Capétiens : Confrontations et héritages*, AURELL, Martin, TONNERRE, Noël-Yves (dir.), Turnhout, Brépols, 2006, p. 522.

puis de Rome vers la France, où elle aurait élu domicile au XII^e siècle, en particulier sur les bords de la Seine.

•

En somme, le motif du couronnement royal de Nantes ne peut aucunement être réduit à une simple intention politique, et il serait déraisonnable de voir en Chrétien de Troyes un écrivain de propagande à la solde des Plantagenêts. La littérature fictionnelle du XII^e siècle avait bien d'autres motifs de création, à commencer par le plaisir du texte, né d'un bel et harmonieux agencement, ce que Chrétien de Troyes dit lui-même dans son *Érec et Énide* en affirmant vouloir présenter « une mout bele conjointure⁴⁴ ». Il n'y a donc aucune raison de donner un sens premier politique à une œuvre dont le « sen » et la « matière » étaient ailleurs. En même temps, l'auditoire de la littérature des cours d'Occident était parfaitement capable d'une double entente : cette signification seconde nous est précieuse.

En effet, l'impact d'un roman tel que *Érec et Énide* dans la diffusion de l'idéal courtois associé à la maison Plantagenêt n'est pas nul. Les quatre premiers romans de Chrétien de Troyes ont été conservés dans un nombre appréciable de manuscrits. Aucun n'a été copié du vivant de l'auteur, et les plus anciens, comme les fragments d'Annonay, dateraient de la toute fin du XII^e ou du début du XIII^e siècle. *Érec et Énide* a été conservé en entier dans sept manuscrits. Cela traduit un écho moindre que l'œuvre la plus célèbre de Chrétien, *Le Conte du Graal*, conservée dans 15 manuscrits. Mais l'un des manuscrits contenant le premier roman breton de Chrétien de Troyes livre des enseignements non négligeables sur sa réception. Il s'agit du manuscrit de la BnF, fr. 794, encore appelé manuscrit Guiot⁴⁵, du nom d'un scribe attentif qui déclare l'avoir établi dans son atelier près de Notre-Dame du Val, l'une des églises de Provins au XIII^e siècle. Ce manuscrit a été daté par les spécialistes des années 1230-1240, et fut vraisemblablement destiné au comte Thibaud IV de Champagne, qui résidait souvent à Provins. Il est le seul, avec le manuscrit de la BnF, fr. 1450, daté lui aussi du deuxième quart du XIII^e siècle, à comporter les cinq grands romans authentiques de Chrétien de Troyes, *Érec*, *Cligès*, *Lancelot*, *Yvain*, et *Perceval* (ou *Le Conte du Graal*). Surtout, ce manuscrit livre aussi une version du *Roman de Brut* de Wace, à la suite duquel les aventures des chevaliers de la Table ronde composées par Chrétien de Troyes viennent s'accrocher. Le manuscrit de la BnF, fr. 1450, de son côté, enchâsse franchement les œuvres de Chrétien de Troyes à l'intérieur du *Roman de Brut*, en utilisant la période de paix de douze ans initiée par Wace lors de l'évocation de l'installation de la Table

44. Chrétien de Troyes, *Érec...*, *op. cit.*, v. 14. Voir KELLY, Douglas, « The Source and Meaning of *Conjointure* in Chretien's *Érec* », *Viator*, 1, 1970, p. 179-200, et GUERREAU-JALABERT, Anita, « Romans de Chrétien de Troyes et contes folkloriques. Rapprochements et observations de méthode », *Romania*, 104, 1993, p. 1-48.

45. ROQUES, Mario, « Le manuscrit Fr. 794 de la Bibliothèque nationale et le scribe Guiot », *Romania*, 73 (1952), p. 177-199.

ronde⁴⁶. Ces repérages rapides sont insuffisants pour rendre compte de la diffusion réelle de Chrétien de Troyes mais l'admiration qu'il vouait à l'histoire mythifiante de la royauté arthurienne telle qu'elle était pratiquée à la cour d'Henri II Plantagenêt semble avoir été comprise par les copistes du siècle suivant.

RÉSUMÉ

La cour Plantagenêt a été un foyer politique et culturel d'une telle force que de nombreux hommes de lettres continentaux s'en sont rapprochés. Chrétien de Troyes n'a vraisemblablement connu qu'indirectement ce milieu curial, mais la description dans *Erec et Enide* d'une cour arthurienne tenue à Nantes suggère l'admiration que le clerc champenois portait à la monarchie d'Angleterre. Au-delà du *topos* littéraire, ce genre de rapprochement vient à point nommé dans le contexte du XII^e siècle : maître de l'Angleterre et d'une bonne partie de l'Ouest du royaume de France, Henri II a dû déployer une diplomatie subtile pour arrimer la Bretagne à son pouvoir. La matière de Bretagne est alors d'un grand profit : elle fait vivre une représentation beaucoup plus courtoise et beaucoup moins tyrannique de ce qu'était réellement la domination du roi d'Angleterre en France de l'Ouest.

ABSTRACT

The Plantagenet court was such a political and cultural centre that a great number of writers originating from France rushed to join it. Chrétien de Troyes, the famous clerk from Champagne, probably knew this courtly world indirectly but the description of an Arthurian court held in Nantes given in Erec and Enide suggests the scholar was a great admirer of the Angevin kings. Beyond the literary topos, that kind of link arrived just at the right time in the context of the twelfth century. Ruler of England as well as of the western part of the French Kingdom, Henri II had to be exceedingly diplomatic to tie Brittany to his kingdom. The Matter of Britain was then very useful as it showed a more courteous and less tyrannical dimension of the power of the king of England over western France.

46. BUSBY, Keith, NIXON, Terry, STONES, Alison, WALTERS, Lori (éd.), *Les manuscrits de Chrétien de Troyes/The Manuscripts of Chrétien de Troyes*, 2 vol., Amsterdam, Rodopi, 1992. Voir aussi WALTERS, Lori, « Le rôle du scribe dans l'organisation des manuscrits des romans de Chrétien de Troyes », *Romania*, 106 (1985), p. 303-325.